

engagements que l'on aura voulu leur faire prendre : on m'a dit qu'en plusieurs endroits, et même à Cannes et à Monte-Carlo, *Le Miracle des Loups* avait été projeté sans la partition de Rabaud.

» Il s'est créé une nouvelle école musicale se consacrant à la composition de morceaux pour le cinéma, et sa formule est assez amusante. Un certain nombre de musiciens auxquels, malgré leur talent, la fortune n'a pas souri, exécutent sur commande des compositions pour les différentes situations qui peuvent se présenter au cours des films : passages mélancoliques, tragiques, funèbres ; scènes d'amour, de passion ; tableaux champêtres, idylliques, etc. ; et c'est dans cette musique confectionnée « en série » que puisent les chefs d'orchestre au fur et à mesure de leurs besoins. Le résultat est d'ailleurs très satisfaisant et plusieurs de mes compagnons de jeunesse qui sont entrés dans cette voie s'en déclarent enchantés.

« Mais enfin, le problème de la partition originale, que nous venons d'examiner sous ses différents aspects, n'est pas encore résolu. Revenez dans quelques mois : je vous donnerai mes impressions personnelles, puisque je serai bien près d'avoir terminé les partitions qui m'ont été demandées. Tout ce que je puis vous dire, c'est comment j'entends procéder pour les écrire : lorsque les bandes seront terminées et montées, je les ferai projeter devant moi d'abord deux ou trois fois dans leur ensemble, puis par scènes séparées, et je prendrai de nombreuses notes au cours des séances de projection. C'est alors seulement que je me mettrai à la tâche. Quand ma partition sera achevée, au cours de nouvelles projections, je la ferai confronter avec la bande cinématographique, et c'est alors que

j'obtiendrai le thème définitif de mon œuvre.

» Je pense que, avec une grande complaisance de la part de l'éditeur et une grande conscience de la part du compositeur, cette méthode de travail ne peut manquer de donner d'excellents résultats.

— Certainement, mais quel labeur prodigieux !

— Oui, d'autant qu'avant la fin de

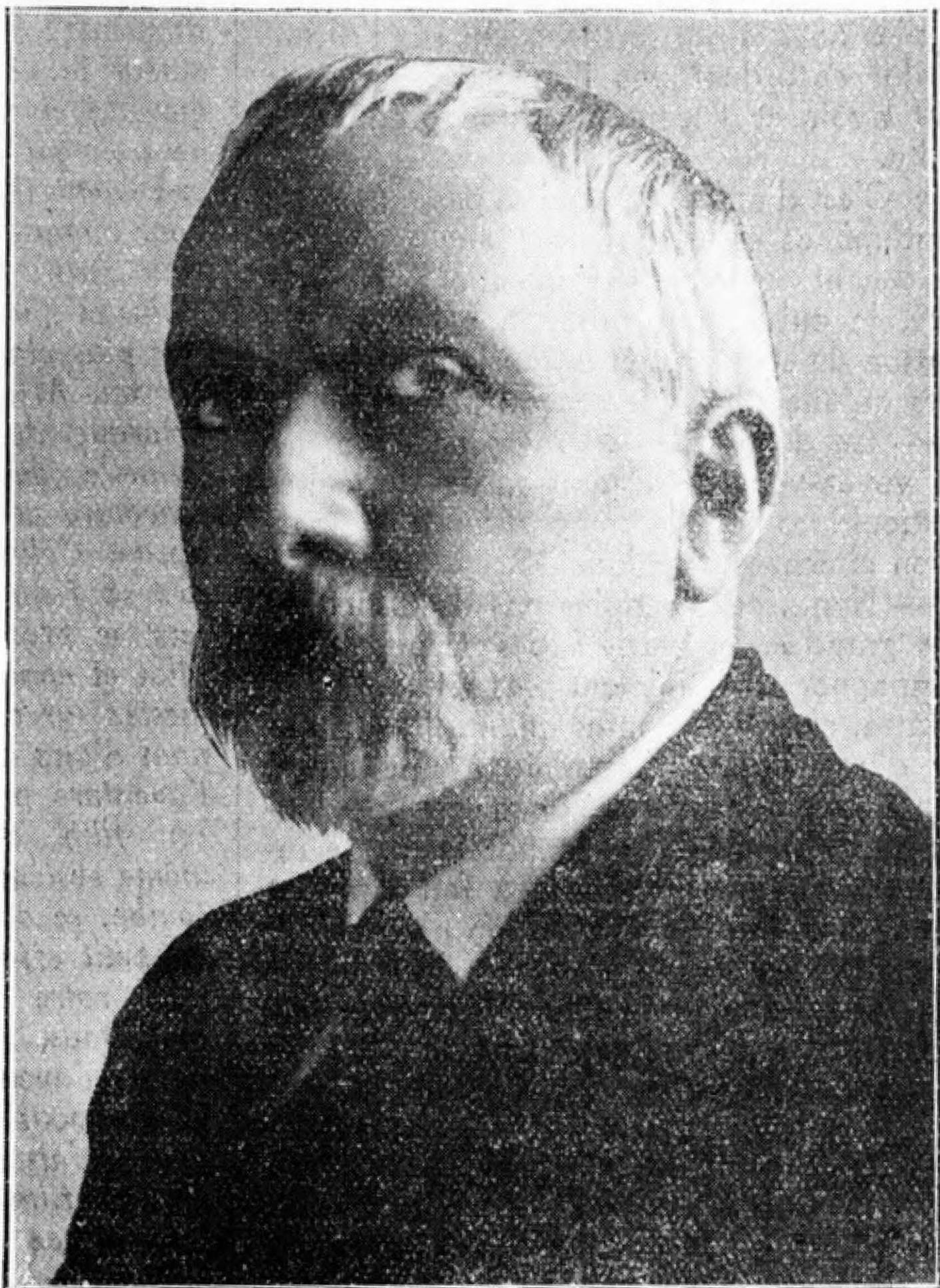


Photo Henri Manuel

M. Gabriel Pierné

l'été, je dois terminer un concerto et une opérette ! »

## M. Gabriel Pierné

DANS le majestueux hôtel de la rue de Tournon dont il occupe le premier étage, nous trouvons M. Gabriel Pierné tellement affairé qu'il s'excuse de

ne pouvoir nous accorder qu'un court instant d'entretien.

A peine avons-nous formulé la question sur laquelle nous désirons connaître son avis autorisé, que le maître nous interrompt :

« — Mais certainement, certainement, la partition originale est toujours préférable à un arrangement musical quelconque. Je crains seulement que les spectateurs, au cinéma, dont toute l'attention est requise par les images qui se succèdent sur l'écran, ne lui accordent pas l'importance qu'elle doit avoir et l'écoutent d'une oreille distraite.

« C'est d'ailleurs ce qui se passe pour les pantomimes et les ballets : aucune parole ne venant souligner les intentions de l'auteur, le public s'absorbe dans la contemplation du spectacle et la musique n'occupe plus qu'une place de second plan.

— En dehors de ce grave inconvénient, ne voyez-vous pas, maître, de difficultés particulières pour la composition d'une partition cinématographique ?

— Non... ou du moins pas de difficultés très grandes. La variété des scènes à accompagner est infiniment plus grande qu'au théâtre, c'est vrai ; mais quand il faut sauter d'une situation extrême à une autre, rien n'est plus facile que de mettre une double barre au milieu de la portée, et de reprendre sur un thème tout à fait différent s'harmonisant avec la situation nouvelle.

« Pour ma part, je serais très heureux de voir se développer cette méthode qui permettrait à de jeunes musiciens de talent de se faire connaître du grand public. »

L. ALEXANDRE et G. PHELIP.

## Libres Propos

### Pour ne pas s'ennuyer

*Vous voilà installé pour quelques heures et le film qui commence ne vous intéresse pas. Le cas est assez fréquent, surtout dans les établissements dont les directeurs font projeter au début des séances des comédies qu'ils savent sans qualité, mais dont ils disent : « C'est bon pour une première partie ». Un certain nombre de clients de ces maisons-là ont déjà résolu le problème : ils n'y reviennent plus. Mais d'autres, qui n'aiment point un change-*

*ment d'habitudes ou bien goûtent l'orchestre de ces cinémas ou espèrent toujours alors même qu'ils désespèrent, regardent tel ou tel film qui les ennue. C'est à eux que je m'adresse aujourd'hui pour tâcher de remédier à leur situation. Donc, l'histoire que des images racontent les ennue ce soir. Ils ont, comme presque toujours, remarqué que tel interprète ressemble plus ou moins à tel personnage de leur connaissance. Eh ! bien, que mentalement ils donnent à l'individu représenté par cet acteur le nom de l'homme ou de la femme auquel ou à laquelle il fait penser. S'ils ne trouvent aucune ressemblance, qu'ils en imaginent une et qu'ils en imaginent aussi pour chaque personnage de la comédie. Je vous assure qu'ils s'ennuieront beaucoup moins et que peut-être ils s'amuseront. Pour être plus clair, supposons cet exemple : sur l'écran, Mlle Ruth aime M. Morgan qui extorque des dollars à mistress Windsor laquelle, désolée, se jette à l'eau où elle rencontre un ami d'enfance, le vieux Philipson. Celui-ci, précisément, vient de perdre sa femme dans un incendie. Un pasteur se promène sur la plage, etc... C'est idiot et ennuyeux. Vous, spectateur, vous mettez sur chacun de ces personnages le nom d'une de vos relations et tout de suite l'aventure prend du relief. Essayez. Pour un film soi-disant comique, adoptez le même système. Un bonhomme court, saute, tombe, se cache. Vous bâillez, mais faites un petit effort d'imagination et remplacez, dans votre esprit — le film n'en a pas, mais vous, vous en avez — le héros stupide de l'aventure par une personnalité grave que vous connaissez bien. Aussitôt, vous rirez. Mais si, essayez. Et si les personnages du film sont des animaux, vous leur substituerez aussi facilement des gens que vous connaissez.*

LUCIEN WAHL.

### LYON

— J'ai appris incidemment que *Le Pèlerin*, de Chaplin, avait été projeté à Damas, alterné, paraît-il, avec des films américains de 1915 ! Comment se fait-il qu'il soit encore inconnu ici, alors que Marseille le passait en même temps que Paris, en mars, et que d'autres villes de France l'ont repris depuis ?

— Un usage qui devrait se généraliser est celui de la reprise, en été, des succès de la saison passée. Si certains cinémas le font, et ils sont rares, les grands établissements continuent à déverser du nouveau. Il me semble qu'un bon film un peu plus ancien coûte moins cher qu'une quelconque nouveauté. Tout le monde y gagnerait, les directeurs d'abord, et le public... ensuite.

ALBERT MONTEZ.